

## **Le truc pour devenir Dieu**

(texte provisoire, hypothèse sur la sainteté et la mort)

### **C'est par l'irrit que l'on devient Dieu puisque Dieu est l'irrit**

Le projet mystique d'unir sa volonté à la volonté de Dieu consiste, comme le dit Jean de la Croix, à « devenir Dieu par participation ». Participer de la nature divine équivaudrait ni plus ni moins à se modeler et se moduler à l'inversion/réversion du rapport information/transformation (irrit). Tout itinéraire humain, autant individuel que collectif, ne peut faire l'économie de Dieu lui-même. De l'infiniment petit à l'infiniment grand, en passant par l'humain autant individuel que collectif, tout l'univers, y compris tous les univers passés et futurs, est subjugué par la loi de Dieu, soumis à la « grâce sanctifiante » de Dieu, lui-même esclave de sa propre grâce, puisqu'il n'est que sa grâce, c'est-à-dire sa Loi de la Vie (irrit). Dieu est tout entier dans sa grâce; « tout en tous », comme disait saint Paul. C'est pourquoi Jésus-Christ, manifestation tangible de la loi de Dieu – irrit que l'on peut simplifier, rappelons-nous, par la loi « du chaos à la complexité » – a pu être considéré, par la théologie traditionnelle, comme Dieu lui-même.

Si rien n'échappe à l'hégémonie de Dieu, ni Dieu lui-même, il n'en reste pas moins qu'une personne, et c'est la règle générale, peut n'effectuer qu'un demi cycle d'irrit: inversion du rapport information/transformation, c'est-à-dire une naissance et une mort biologique sans réversion, sans résurrection. Cette personne participe cependant des cycles d'irrit de sa société et de l'humanité (univers). Il en est ainsi pour quiconque ne prend pas conscience de sa participation de la volonté de Dieu et ne s'engage pas dans la voie de son propre exhaussement en s'abandonnant à la vie même qui ne fait jamais l'économie de l'irrit. D'autres, rarissimes, les « ardents » de Teilhard qui gravissent la montagne, expérimentent sans cesse les cycles d'irrit. Comme saint Paul, ce ne sont plus eux qui vivent, mais le Christ qui vit en eux. Qui mieux que cet « humble religieux de Saint-François » cité par Lamennais dans ses réflexions sur *l'Imitation de Jésus-Christ* a pu méditer sur ce passage de saint Paul : « Et voyant que le grand Dieu était en moi et plus en moi que je n'y étais moi-même, j'en ressentais une joie inexplicable [...] J'étais ravi qu'il fut seul éternel, seul immuable, seul infini, et je vous dis en vérité, qu'en disant : En mon dieu tout est Dieu, ma volonté était touchée d'un si grand et si ardent amour, qu'il me semblait que tout l'être créé disparaissait devant moi, et qu'à jamais je ne serais plus occupé que de Dieu seul ».

Et être « occupé que de Dieu seul » consiste précisément à être « obsédé » du désir de Dieu, c'est-à-dire du désir de devenir plus conscient, plus libre, plus amoureux. Et cela n'est possible que par l'union de sa volonté avec la volonté de Dieu, c'est-à-dire se modeler à et être modulé par l'irrit, seule voie d'accès à plus de conscience, plus de liberté et plus d'amour; bref, à plus de complexité par plus de chaos.

## **Inversion/réversion de la thérapie (information) et du développement (transformation)**

Si l'itinéraire mystique consiste à accéder à plus de conscience, plus de liberté et plus d'amour, il ne peut plus se dissocier de toute démarche psycho-thérapeutique ou de tout processus de développement personnel. Non plus qu'on ne pourrait le dissocier de toute évolution humaine (familles, sociétés, humanité). Dès lors, toute démarche thérapeutique et tout processus de développement doivent évaluer leur authenticité à l'aune de l'irrit. Hors de l'irrit, point de salut : ce n'est pas là un anathème, mais un constat.

La démarche thérapeutique constitue le préalable du processus développemental. Plus précisément, il est essentiel de surmonter ou de liquider des nœuds de souffrances (thérapie) pour ensuite avancer dans son épanouissement personnel (développement). Et une fois bien engagé dans son épanouissement, l'on rencontre d'autres noyaux émotionnels plus profondément enracinés dans l'âme et le corps, noyaux qu'il faut éradiquer (thérapie) pour initier un autre épisode de développement. Ainsi alternent thérapie et développement. Dans cette alternance, il y a d'abord primauté thérapeutique où le développement n'est pas absent, mais plus discret, pour ensuite faire une plus large part au développement où la thérapie n'est pas absente, mais plus discrète. Il en est ainsi d'un cycle à l'autre où mort et résurrection se succèdent. Dans l'itinéraire de toute une vie, de la naissance à la mort biologiques, la thérapie prévaut sur le développement (thérapie maximale/développement minimal) au début, pour s'estomper jusqu'à la prévalence du développement sur la thérapie (développement maximal/thérapie minimale) vers la fin de l'existence de qui a « gagné sa vie » au sens où Jésus-Christ l'entendait. Ce grand cycle est alors constitué de sous-cycles de l'irrit, constitués eux-mêmes de sous-sous-cycles... et ainsi de suite jusqu'à chaque pulsation cardiaque, jusqu'à chaque fréquence d'ondes atomiques...

### **« C'est grand la mort, c'est plein de vie dedans » (Félix Leclerc)**

L'être humain le plus réalisé est encore en thérapie, minimale certes, mais en thérapie tout de même, au moment même où il passe l'arme à gauche. Voilà sans doute pourquoi les plus grands mystiques, tout au long des deux millénaires de christianisme, se disaient pécheurs à l'instant même de leur mort. Mourir en thérapie minimale implique donc le développement maximal. Ne serait-ce pas là l'actualisation totale du moi (égo) en cette micro seconde que dure la mort, le temps de l'intemporel, c'est-à-dire le temps, infinitésimalement court, de l'éternité, instant de la plénitude de sa vie, de son identité fondue dans l'identité même de la vie qui, elle, est éternelle. Fondue, mais non confondue, puisque ce sentiment d'être éternel nécessite la conscience d'être éternel, c'est-à-dire la conscience de la spécificité, la singularité, l'originalité de sa participation à la vie, d'être une parcelle du tout, une partie essentielle au tout qui ne pourrait s'en passer sans s'effondrer dans le néant; l'anéantissement de Dieu lui-même, mais aussi le renoncement à cette identité spécifique, singulière, originale, par sa participation de (et moins à) la vie, d'être le tout, tout en étant partie du tout.

Cet instant éternel serait la quasi-conjonction des deux pôles d'un même système: partie maximale/tout minimal qui s'inverse en tout maximal/partie minimale. Cette alternance de la partie (moi) et du tout (Dieu) serait, au moment de la mort, tellement comprimée qu'elle nous semblerait conjointe. Tout comme cette énergie infinie contenue dans cet espace infime de la fin du big crunch qui préside au nouveau big bang. La mort de qui devient conscient de la vie récapitule la mort cosmique où le tout reprend ses droits sur la partie qui n'en reste pas moins essentielle à la constitution du tout. Le minimalisme de la partie n'altère en rien sa qualité au sein du tout. Au contraire, c'est par son minimalisme que la partie acquiert encore plus de qualité et ainsi collabore à faire advenir la perfection du tout. Et si elle acquiert encore plus de qualité, c'est qu'elle devient consciente de sa place dans l'univers en passant de son maximalisme schizoïde et orgueilleux à son minimalisme humble et efficient dans sa participation à/de l'économie cosmique. Non seulement à/de l'économie cosmique actuelle, mais à celle de cette infinité de systoles/diastoles du « sacré cœur de Jésus », c'est-à-dire des big bang/big crunch de la multitude infinie des univers à venir, traditionnellement appelée Éternité. L'intuition, même vague, de cette participation essentielle, singulière, nécessaire à Dieu dont l'existence même en dépend, intuition de l'éternité (temps maximal) dans ce bref instant (espace minimal) de la mort, cette intuition ne peut advenir que lors du développement maximal/thérapie minimale de l'identité singulière, unique, développement maximal des potentialités de l' « égo ».

Ici, on est à l'extrême opposé de l'idéal anti-égotique promu par les religions orientales (bouddhisme, hindouisme, taoïsme, notamment). Il ne s'agit pas de l'extermination de l'égo, mais de la nécessité de son développement optimal. Dit autrement et dans les expressions de Jean de la Croix, il ne s'agit pas « de l'anéantissement des puissances sensibles » (égo), mais plutôt de « la purification des appétits déréglés de l'âme », condition essentielle (thérapie) pour parvenir à cette sensibilité, à cette intelligence, à cette espérance, à cette volonté purifiées (développement) pour « mieux jouir et mieux souffrir », c'est-à-dire pour devenir l'irrit selon sa singularité égotique, son génie propre.

### **Archétype péché/vertu homologue au système thérapie (chaos)/développement (complexité)**

La tension complémentaire entre la thérapie et le développement, conforme encore à l'irrit, obéit à l'archétype judéo-chrétien qu'on retrouve particulièrement dans l'expérience mystique de l'ère patristique (les cinq premiers siècles après Jésus-Christ), du Moyen Âge et de la Renaissance. C'était, et c'est encore chez certains chrétiens irréductibles, la tension complémentaire entre le péché (tentation de Satan) et la vertu (grâce de Dieu), autre archétype de l'irrit. Ne fallait-il pas faire la guerre au péché et à Satan pour pouvoir accueillir la grâce de Dieu, condition préalable pour l'avènement de la vertu. Ainsi ne faut-il pas, aujourd'hui en psycho-chamanologie ou autres démarches efficientes, se libérer de ses compulsions (alimentaires, sexuelles...), de ses obsessions, de ses névroses, bref de ses souffrances fondatrices de ses malheurs et de ses bonheurs éphémères, pour

pouvoir accueillir une nouvelle complexité, condition préalable pour l'avènement de plus de conscience, plus de liberté et plus d'amour.

L'archétype péché/vertu, homologue au système thérapie/développement, ou chaos/complexité, contenait déjà tout l'irrit qui n'est, en fin de compte, que la version sécularisée, laïcisée, profane, rationnelle, de l'archétype religieux, sacré, irrationnel. Aussi, était-il possible pour le mystique de jadis d'expérimenter à l'instantané de la mort, le vertige de l'éternité, c'est-à-dire l'union de sa volonté à la volonté de Dieu. C'est au moment de cette union extrêmement fugace que s'opérait le rite de passage du temporel à l'éternel, du mensonge à la vérité, de l'aliénation à la liberté, de la haine à l'amour. Ce passage radical et définitif, pour le Grand temps de « notre » cosmos, a ses exigences: une ardente et ardue préparation consistant à s'arracher du passé (énergie de répulsion du big bang) pour s'abandonner à l'attrait du futur (énergie d'attraction du big crunch).

### *Viva la muerte*

La vie entière de l'ardent est alors un grand cycle d'irrit constitué de sous-cycles et de sous-sous cycles... Son premier grand défi, le plus ardu et le plus long, consiste à l'inversion du rapport information/transformation, c'est-à-dire le passage de la thérapie maximale/développement minimal au développement maximal/thérapie minimale. Ce développement maximal n'est possible qu'en brisant et surmontant des obstacles à ce développement. Pour le mystique de jadis, c'était le péché, y compris le péché originel; pour l'humain moderne, laïcisé, irréligieux (qui se dit parfois « spirituel »), c'est la souffrance refoulée depuis la naissance et la gestation, y compris la souffrance ancestrale ou originelle.

La thérapie maximale est d'abord et avant tout prises de conscience de soi, de ses souffrances, des causes douloureuses de ses malheurs et de ses infortunes, mais aussi prises de conscience de ses ressources, ses talents, son identité (égo). En bref, la thérapie maximale est une information maximale de soi, sur soi, tout en constituant un développement minimal, ou transformation minimale de soi, de ses ressources, ses talents, son identité. Cette transformation s'accroîtra au fur et à mesure que les obstacles se briseront et se surmonteront, pour aboutir à la transformation (développement) maximale/information (thérapie) minimale. Pour l'ardent, son agonie adviendrait lors de sa transformation (développement) maximale/information (thérapie) minimale. Sa mort serait la réversion du rapport information/transformation.

Il convient ici de rappeler que la réversion est discontinue comparativement à l'inversion qui est continue. La réversion est une révolution; l'inversion, une évolution. Étant donné que l'ardent est devenu conscient, lors de son agonie et de sa mort, la grande loi de l'irrit épouse suffisamment sa conscience pour pouvoir communier à elle, à Dieu. C'est au moment où il bascule dans la mort qu'il prend toute la mesure de l'irrit. De son chaos (agonie), il communique déjà à la complexité de... Dieu. Cette communion n'est pas

confusion bouddhiste ou hindouiste, ni même taoïste, mais la participation d'une identité, d'un égo, parvenue à l'acmé de l'actualisation de ses potentialités, participation à la fois à et de la vie elle-même. Une telle conscience n'est possible que dans un puissant élan d'amour de la vie et des vivants, amour qui ne peut faire l'économie de la liberté de choisir passionnément de mourir par « désir de voir Dieu ». Non pas pour en finir avec cette pauvre vie qui fait tant souffrir l'agonisant non ardent, mais pour jouir de la vie plus que jamais et à jamais.

### **En s'arrachant du passé (thérapie), on peut s'abandonner au futur (développement)**

Si la thérapie appelle le passé, le développement est appelé par le futur. Si la thérapie appelle le passé, c'est pour s'en libérer. Elle permet de voir les chaînes qui enchaînent: souffrances personnelles, souffrances transgénérationnelles, souffrances transversales (celles qu'on absorbe des autres, de la société). C'est en les voyant, ou les ressentant, qu'on peut s'en libérer, s'en exorciser. La thérapie consiste donc à en finir avec son big bang personnel, répétition du big bang cosmique. La thérapie doit être chamanique, en ce sens qu'elle « voit » et « entend » les manigances spirituelles de l'invisible et de l'inaudible, manigances qui provoquent malheurs et infortunes, manigances qui sont le fait des ancêtres et surtout des ancêtres idéalisés, vénérés. Elle doit être anti-chamanique pour en finir avec l'hégémonie du passé (big bang) par le culte des ancêtres pour s'abandonner à l'attrait du futur (big crunch). Autant le chamanisme est compétent pour « comprendre le malheur », autant il est incompétent pour « comprendre le bonheur ». Le chamanisme par sa définition même, étant un produit de la tradition, des ancêtres donc, est obsédé par son désir de rétablir l'ordre ancestral bafoué, transgressé qui crée malheurs et infortunes. Il vient du big bang et a horreur du big crunch. La seule solution moderne possible trouve ses racines archétypales dans la mystique occidentale, mère de la psychologie et de la psychanalyse. Une certaine tendance se dégage autant de celles-ci que de la mystique, tendance qui promeut le parricide, c'est-à-dire la rupture d'avec les déterminismes parentaux et ancestraux. Seul le parricide permet l'actualisation de son identité singulière, originale, créatrice en s'abandonnant aux forces d'attraction du futur.

Teilhard de Chardin faisait ce sévère reproche aux psychanalystes: « vous dégagez, mais vous n'engagez pas ». Ce reproche, on peut désormais le faire à l'ensemble des psychothérapies. On tue les parents (parricide) et même les ancêtres, la psychogénéalogie aidant, bref on dégage; mais on résiste à l'attrait du futur, dont le prolongement absolu est l'éternité qui est abandon à l'irrita, seule possibilité d'actualiser son identité, bref de s'engager. On se dégage du péché (souffrances refoulées par les compulsions) par la thérapie, on s'engage dans la vertu (mieux-être par la conscience, la liberté et l'amour) par le développement. Comme le fait dire à Jésus-Christ l'auteur de *l'Imitation*: « Et tous les jours, je donne à mes fidèles deux leçons, l'une en les reprenant de leurs défauts [thérapie], l'autre en les exhortant à avancer dans la vertu [développement] ».

## Se développer pour vivre toute l'éternité au moment de la mort

Apprendre à vivre, c'est aussi apprendre à mourir. Peut-on vivre pleinement si l'on reste prisonnier de son passé, si l'on ne meurt pas à soi-même. Le slogan irrite: « il faut que le vieil homme meure pour que renaisse l'homme nouveau ». Il agace d'autant plus qu'il dit vrai. Et qu'il dit vrai, pour l'ardent, non pas une seule fois mais une multitude. Irrita irrite l'ardent car à chaque cycle il convoque la mort symbolique, ce chaos essentiel à la complexité. C'est donc lors de ces morts que se trament l'affinement et l'approfondissement de la conscience qui, affranchie des préjugés et des chaînes du passé, accède à plus de liberté et d'amour, bref à plus de complexité.

On l'a bien vu dans le texte *Critique du transfert thérapeutique*: qui souffre devient conscient. Et qui apprend à mieux souffrir, apprend aussi et surtout à mieux jouir. Jean de la Croix en est convaincant. Apprendre à mieux souffrir ne consiste surtout pas à provoquer des situations douloureuses, mais à développer son courage face à la souffrance qui émerge de l'inconscient, c'est-à-dire à ne pas la refouler, mais à s'en libérer. Il ne s'agit donc pas d'accumuler de la souffrance pour gagner son ciel, comme l'ont prêché nos curés de naguère encore. Il s'agit plutôt de se délester de sa souffrance refoulée (péché) pour développer sa conscience (vertu). Si la souffrance non refoulée entraîne la conscience, la mort non refoulée, qui est souffrance absolue, entraîne la conscience absolue, conscience de l'éternité par immersion dans toute l'éternité à l'instant même de la mort.

Pour parvenir à cette qualité de mort, il faut avoir « consacré » sa vie à acquérir progressivement la capacité de jouir à souffrir. Cette jouissance de la souffrance est à l'antipode de l'imagerie masochiste du flagellant puisqu'elle concerne la souffrance qui se libère dans des tourments atroces mais qui est en même temps ressentie comme libération, guérison. Qui mieux que Jean de la Croix l'a expérimenté et exprimé dans la « Vive flamme d'amour »:

*O cautère délectable,*

*O caressante blessure,*

*O flatteuse main, ô touche délicate*

*Qui sens la vie éternelle*

*Et qui payes toute dette,*

*En tuant, de la mort tu as fait la vie.*

Quoi de plus douloureux qu'une cautère? Cependant, quand, au moment même de cette douleur, on ressent le bienfait qui est en train d'advenir, la blessure devient caressante et délectable, pour qui, à la faveur de son itinéraire « mystique », est parvenu à cette conscience aiguë, raffinée, délicate au moment même du paroxysme d'un épisode de souffrance. C'est à cet instant que l'irrit se manifeste à la conscience avec la plus grande intensité; c'est à cet instant que la grâce, ou épreuve de Dieu, se fait cette « caressante blessure » de la « flatteuse main » qui fait goûter à « la vie éternelle », sans s'en rassasier. C'est cette expérience, moult fois répétées de la souffrance, qui est autant d'expériences de Dieu mais aussi son espérance, qui assure la compétence à bien mourir, c'est-à-dire à se rassasier d'éternité à l'instant de la mort corporelle.

Pour y parvenir, il faut, sa vie durant, avoir appris à domestiquer la sauvagerie de la souffrance que le chamane nomme « esprit maléfique ». C'est ainsi que l'ardent devient de plus en plus conscient des bienfaits de la souffrance maîtrisée, dominée. Dès lors, le mourant devient le prêtre-chamane qui officie son propre rite de passage à l'éternité. C'est par sa mort qu'il se guérit de la mort, qu'il vainc la mort en épousant la vie éternelle.